

Voyage en Antarctide

Autor(en): **Ballarin, Oswaldo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(1995)**

Heft 79

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847899>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Voyage en

Antarctide

PAR OSWALDO BALLARIN



Le célèbre glacier du Lago Argentino.

Ancien président de Nestlé au Brésil, Oswaldo Ballarin manie la plume avec humour et élégance. Soixante ans après son premier voyage en Terre de Feu, il a réussi à convaincre son épouse de partir en croisière en **Antarctide**, mot qu'il préfère au terme moderne d'Antarctique pour désigner les régions australes.

Bien qu'il soit âgé d'une trentaine d'années, le **Eugenio Costa** reste très beau et semble avoir été fort bien adapté aux croisières. D'ailleurs, il y a trois ans environ c'est avec lui que nous avons fait une croisière dans la Méditerranée. Mais, alors, il portait à la poupe le beau drapeau italien, tandis que maintenant - c'est bien triste de le dire - pour des raisons fiscales et financières, en dessous de son nom on a inscrit : « Monrovia » et il bat pavillon du « Liberia » (dont Monrovia est la capitale) ; une étoile blanche sur un petit carreau bleu dans un coin supérieur, le reste étant des lignes

horizontales rouges et blanches qui rappellent le drapeau américain (n'oublions pas que le Liberia a été fondé, par des anciens esclaves africains qui vivaient aux Etats-Unis et qui, libérés - d'où « Libéria » - sont revenus en Afrique). Un matelot sicilien nous a dit, quelques jours après, presque avec les larmes aux yeux : « C'est vrai qu'on nous a donné des avantages pécuniaires - meilleur salaire et moins d'impôts - mais ils nous ont enlevé notre drapeau ! ». Et il nous a avoué qu'il pense changer de métier. Mais le cas de **l'Eugenio Costa** n'est pas seul. La Norvège avait

été, paraît-il, une des premières à se lancer dans ce jeu. La compagnie française Paquet avait suivi le même chemin. Ses bateaux ont été enregistrés dans une république des Caraïbes. Un fait m'a ému lors d'une des dernières croisières que nous avons faites avec eux sur le **Mermoz**. Là aussi, le pavillon français, que nous aimons profondément, a été remplacé par un autre. Nous étions en train de passer par un endroit où les marins français s'étaient couverts de gloire. Le commandant s'est excusé de ne pas pouvoir hisser le drapeau tricolore pour leur rendre hommage car c'était un autre drapeau qui devait flotter en haut du mât !

Voilà où nous mènent les questions fiscales (et aussi les problèmes syndicaux !).

Après deux jours de navigation nous débarquons à Puerto Madrin, le 12 janvier dans la Patagonie, à 1 500 km environ au Sud de Buenos Aires.

Comme on a toujours entendu dire que le sol y était aride - et il l'est vraiment - je me figurais que notre « point de chute » serait un village de pêcheurs, bien modeste. Pas du tout. C'est un beau port aux eaux profondes qui a au dos une gentille ville, propre, avec de belles maisons et même des gratte-ciels qui abritent 40 000 habitants et une population « flottante » attirée par des plages élégantes et bien aménagées. Voilà encore une fois la preuve que les voyages aident à « démythifier » certaines idées qu'on se fait. Cela m'est arrivé à plusieurs reprises.

Voir les pingouins qui viennent en été sur une plage à 180 km au nord de cette ville, voilà le but de notre halte. Tout le monde s'imaginait que ces petits animaux fort distingués habitaient uniquement dans les endroits froids et enneigés. Erreur. Une route asphaltée de 100 km suivie d'une de 80 km en terre (et extrêmement poussiéreuse) nous permettent de rejoindre la mer, plus au nord, et d'atteindre une réserve de pingouins. Ils cher-

chent un endroit chaud pour la saison de la reproduction. Là bas on les protège et on peut les observer « avec discrétion ».

Le guide nous dit que 800 000 (!) couples y séjournent. Une de leurs caractéristiques est de vivre toujours à deux.

A l'âge de deux ans le mâle devient adulte. Il creuse un nid, en fait un grand trou, et cherche une com-

nage à la surface de l'eau son ennemi croit voir un reflet blanc et ne l'attaque pas.

Le pingouin a la peau très épaisse, la chair est foncée et coriace, le bec très dur ; les animaux évitent de les manger (quand ils ont quelque chose de mieux...). Si l'habit ne fait pas le

moine, il sauve bien le pingouin !

Le même soir notre bateau a repris la route vers la Terre de Feu. Les

**Ushuaia,
la ville
qui est
au bout
du monde**



Oswaldo Ballarin et son épouse.

pagne. Lorsqu'il trouve sa Dulcinée il pose un petit caillou à ses pieds (selon certains naturalistes) en signe de « demande en mariage », selon d'autres spécialistes il fait, avec le bec, des « mamours » à sa belle. S'il est refusé (ou si elle est déjà fiancée) une bagarre éclate, mais s'il est accepté il la pousse carrément dans le nid et l'accouplement a lieu. A partir de ce moment ils restent unis pour toute la vie. Ils sont monogames et fidèles.

Comme on le sait les pingouins sont élégants car ils portent toujours l'habit - peut-être leurs pantalons sont-ils un peu trop longs... Ce n'est pas par hasard que le dos

des pingouins est noir et tout le devant blanc. Il s'agit d'un « stratagème de défense » créé par la nature. Un de leurs plus sérieux ennemis serait le loup de mer. Or, lorsque le pingouin est au fond de l'eau le loup de mer le confond avec la vase, lorsque le pingouin

premiers explorateurs ont donné ce nom à cette région car, en arrivant, ils ont vu de nombreux feux qui semblaient flotter sur l'eau ; il s'agissait des indiens qui vivaient pratiquement sur l'eau, en ramant presque constamment et qui allumaient des feux dans leurs pirogues pour se chauffer, à cause de ce régime de vie ils avaient le buste et les bras forts et les jambes courtes et courbées, caractéristique qui était passée tel un trait génétique. Nous faisons étape dans la ville d'Ushuaia.

Au port, des pancartes vous donnent la bienvenue dans « la ville qui est au bout du monde » ; d'autres pancartes vous recommandent de ne pas tomber à l'eau car le corps humain ne supporterait pas la très basse température.

Dans l'espace géographique du Mercosul ⁽¹⁾ Ushuaia est la deuxième ville, après Manaus dans l'Amazonie, à donner des facilités fiscales pour aider au développement et stimuler les industries à s'y installer. Elles ont surgi rapidement

**L'habit des
pingouins
est un
stratagème
de défense**

et de nombreux produits importés sont offerts à des conditions (apparemment) avantageuses. Les brésiliennes - certainement les acheteuses les plus avides de la planète - se sont précipitées pour « vider » les magasins. Les activités touristiques sont aussi assez intenses. Nous avons pu faire une belle excursion dans un grand catamaran construit en Argentine. Il nous a permis de voir d'assez près les îles aux albatros et aux lions de mer (qui, sur terre, ont une allure engoncée, presque ridicule).

Toutefois, comme il arrive souvent dans ces parages, le temps a soudainement changé : le vent s'est levé, la mer est devenue grosse et fort agitée, les vagues, très hautes et les forts embruns nous ont fait vivre la sensation de naviguer dans un sous-marin ! La visite au « Parc national de la Terre de feu » a complété l'excursion.

qui captent l'eau de la pluie et les minces ruisseaux. L'eau ainsi accumulée pourrit les racines. Les arbres tombent, les castors s'en délectent, mais le paysage en souffre comme nous avons pu nous en rendre compte.

“ **Le passage du Cap Horn en toute assurance** ”

Le *Eugenio Costa* a alors repris la route pour l'Antarctide dans des conditions climatiques défavorables en passant d'abord par le canal de Beagle. J'ai ainsi pu revoir - 60 ans après - les fameux « ventisqueros », glacier qui du haut des montagnes descendent dans la mer. Le pilote nous a dit qu'ils sont en train de reculer. Depuis ma visite on a en effet l'impression que certains n'arrivent plus jusqu'à la mer. C'est un paysage grandiose et inoubliable. En sortant du canal on a pris le grand large, passant d'abord devant celui que notre commandant a appelé, avec raison, le

On a continué la route par le gros bras de mer qu'on a baptisé « détroit de Drake » (en l'honneur d'un des plus grands corsaires de tous les temps). En fait ce détroit, ou passage, mesure plus de 1000 km !

Le 18 janvier à 15 heures nous avons croisé le parallèle 60 Sud (donc à 30° du pôle Sud) et sommes entrés dans la zone antarctique.

A 20 heures nous voyons le premier iceberg. Comme la plupart de ceux que nous verrons par la suite, il semble un gros parallélépipède dont la partie supérieure est tout à fait plate : on les qualifie de « tabulaires » et ils sont bien différents de ceux que nous avons vu dans l'extrême Nord.

Peu de temps après nous sommes entourés par des centaines d'icebergs, non seulement des « tabulaires », mais aussi des petits et des grands aux formes étonnantes, comme des œuvres d'art créées par des êtres surhumains. On ne se fatigue pas de les admirer et parfois on regrette que la vitesse de notre navire ne nous permette pas d'apprécier davantage certains détails.

Nous arrivons à la Bahia Paraiso (Baie du Paradis) au 65° parallèle Sud. Bon, le nom est joli, mais nous ne voyons rien : le brouillard est très épais. Nous sommes en plein été austral et il fait 0°. Il neige faiblement, parfois c'est aussi de la pluie. On ne nous laisse pas descendre à terre. D'ailleurs l'entrée de la baie est bouchée par une filière d'icebergs, des grands et des petits. Et moi qui me réjouissais tellement de poser le pied sur le « Continent Blanc ! » Quelle déception ! Partout il y a des icebergs : blancs et bleutés, certains atteignent des dimensions incroyables : 1 200 à 2 500 mètres de longueur.

« Spes ultima dea » disaient les latins. Or, la dernière étape de notre voyage en Antarctide est la « Bahia Esperanza » (« Baie de l'espoir ») et à 3 heures et demie du matin du 20 janvier, il fait déjà clair, le ciel est bleu, illuminé par un beau soleil.



Les « ventisqueros », ces glaciers qui descendent du haut des montagnes jusqu'à la mer

sion. Des arbres typiques des régions au bord de la mer et ceux qui normalement poussent dans les hauteurs se trouvent là. La note négative est causée par les castors. Vingt-cinq couples ont été importés du Canada par la marine il y a quelques années et se sont reproduits. Or, avec leur habilité extraordinaire, ils construisent des digues

« mythique Cap Horn ». Une auréole d'aventures, de mystère et de naufrages de grands voiliers, entoure ce nom. J'avoue, que j'ai eu un peu honte en pensant aux risques vécus par les premiers explorateurs, donnant la preuve d'un courage inouï, alors que je passe en toute assurance dans un luxueux transatlantique.

Je me réjouis à l'idée d'aller à terre. Mais non ! Une fois encore le temps change brusquement. A 8 heures le Commandant, toujours prudent, nous informe que nous ne pourrions pas aller visiter la base argen-

Guardia Nacional ». Nous apercevons la station de recherches scientifiques de la Pologne et faisons le tour de la baie qui offre des aspects remarquables. Nous sommes à présent sur la voie

du retour et le Commandant nous fait un cadeau. Il « découvre », grâce au radar, un immense iceberg au loin et décide alors de changer un peu la route pour que nous puissions le voir : c'est quelque



Paysage de la Terre de Feu

tine. Plus tard il nous expliquera que si sur les ponts du bateau la température était de 0°, à terre elle atteint - 17° ! Du reste personne n'est visible sur la berge et pourtant les membres de la base, toujours si isolés, auraient certainement souhaité avoir ce contact humain qui leur fait défaut. Or, eux non plus, n'ont pas osé se lancer avec des petits bateaux pour nous rejoindre.

Un matelot m'a averti : si une goutte d'eau tombe sur votre main elle devient de suite de la glace. Comme les icebergs ! Au loin nous voyons de grandes montagnes, splendides sous leur couverture blanche. Ici et là de véritables fleuves de glace se jettent à la mer, lui donnant toutes les nuances de bleu qu'on puisse imaginer.

En allant plus au Nord, et un peu vers l'Est, nous atteignons, le 21 janvier, l'île « King George » (que les argentins ont rebaptisé « 25 de Mayo ») et pénétrons dans la petite baie « Bahia de la

Le Sixième continent

Contrairement à l'Arctique, qui n'est qu'une calotte glacée, l'Antarctique est un véritable continent recouvert de glace. Ses sommets montagneux atteignent 4 à 5 000 mètres ; on recense de nombreux volcans, dont deux en activité. La superficie de l'Antarctique varie de 14 millions de km² en été jusqu'à 20 millions en hiver, c'est-à-dire 36 fois la France. Si les hommes se sont aventurés dans cette région inhospitalière, c'est d'abord pour chasser la baleine et le phoque. Ils ont ensuite découvert que les sous-sols de l'Antarctique étaient riches en minerais.

C'est le traité international de 1959 qui a permis de sauvegarder l'Antarctique, en déclarant que ce territoire n'appartient à aucune nation, mais à l'humanité.

chose de fantastique, car il mesure plus de 4 000 mètres de long sur 1 800 mètres de large. Sa hauteur est celle d'un immeuble de plusieurs étages et la partie supérieure - que nous entrevoyons à peine - fait penser à une piste d'atterrissage. Voilà une façon impressionnante, voire symbolique de dire « adieu » à l'Antarctide.

Avec la « Croix du Sud » presque sur notre tête nous quittons le cercle polaire antarctique. Quoique le temps n'ait pas toujours été clément, notre voyage a été agréable et instructif. Nous ne sommes pas descendus sur le « Continent Blanc » encore en partie inconnu, mais avons pu avoir une idée de ce qu'il peut représenter de merveilleux, de mystérieux et de dramatique.

Si les voyages forment la jeunesse, ils redonnent « l'esprit de jeunesse ! »

(1) *Marché commun regroupant l'Argentine, le Brésil, le Paraguay et l'Uruguay.*